

de mes livres et papiers, pour les déballer et arranger plutôt que pour les lire; et cet arrangement, qui devoit pour moi l'œuvre de Pénélope, me donnoit le plaisir de muser quelques moments, après quoi je m'en ennuyois et le quittois pour passer les trois ou quatre heures qui me restoient de la matinée à l'étude de la botanique, et surtout du système de Linnæus, pour lequel je pris une passion dont jamais je n'ai pu bien me guérir, même après en avoir senti le vide. Ce grand observateur est à mon gré le seul avec Ludwig qui ait vu jusqu'ici la botanique en naturaliste et en philosophe; mais il l'a trop étudiée dans les herbiers et dans des jardins, et pas assez dans la nature elle-même. Pour moi, qui prenois pour jardin l'île entière, sitôt que j'avois besoin de faire ou vérifier quelque observation, je courois dans les bois ou dans les prés, mon livre sous le bras: là, je me couchois par terre auprès de la plante en question; et cette méthode m'a beaucoup servi pour connoître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils aient été cultivés et dénaturés par la main des hommes. On dit que Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui nommoit et connoissoit parfaitement toutes les plantes du Jardin royal, étoit d'une telle ignorance dans la campagne, qu'il n'y reconnoissoit plus rien. Je suis précisément le contraire. Je connois quelque chose à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier.

Pour les après-dînées, je les livrois totalement à mon humeur oiseuse et nonchalante, et à suivre sans règle l'impulsion du moment. Souvent, quand l'air étoit calme, j'allois immédiatement en sortant de table me jeter seul dans un petit bateau, que le receveur m'avoit appris à mener avec une seule rame; je m'avançois en pleine eau. Le moment où je dérisois me donnoit une joie qui alloit jusqu'au tressaillement, et dont il m'est impossible de dire ni de bien comprendre la cause, [si ce n'étoit peut-être une félicitation secrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchants]. J'errois ensuite seul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent laissant aller mon bateau tout-à-fait à la merci de l'air et de l'eau, je me livrois à des rêveries sans objet, et qui, pour être stupides, n'en étoient pas moins délicieuses. [Je m'écriois parfois avec attendrissement: O nature! ô ma mère! me voici sous ta seule garde; il n'y a point ici d'homme adroit et fourbe qui s'interpose entre toi et moi. Je m'éloignois ainsi jusqu'à demi-lieue de terre; j'aurois voulu que ce lac eût été l'océan.] Cependant, pour complaire à mon chien, qui n'aimoit pas autant que moi les stations sur l'eau, je suivois d'ordinaire un but de promenade, c'étoit d'aller débarquer à la petite île, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'assouvir du plaisir d'admirer le lac et ses environs, pour

examiner et disséquer toutes les herbes qui se trouvoient à ma portée, et pour me bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire dans cette petite île. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvois mener promener Thérèse avec la receveuse et ses sœurs, comme j'étois fier d'être leur pilote et leur guide ! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jacques. Cette petite peuplade me rendit la petite île encore plus intéressante. J'y allois plus souvent et avec plus de plaisir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitants.

A ces amusements, j'en joignis un qui me rappeloit la douce vie des Charmettes, et auquel la saison m'invitoit particulièrement. C'étoit un détail de soins rustiques pour la récolte des légumes et des fruits, et que nous nous faisons une fête, Thérèse et moi, de partager avec la receveuse et sa famille. Je me souviens qu'un Bernois, nommé M. Kirkebergher, m'étant venu voir, me trouva perché sur un grand arbre, un sac attaché autour de ma ceinture, et déjà si plein de pommes, que je ne pouvois plus me remuer. Je ne fus pas fâché de cette rencontre et de quelques autres pareilles. J'espérois que les Bernois, témoins de l'emploi de mes loisirs, ne songeroient plus à en troubler la tranquillité, et me laisseroient en paix dans ma solitude. J'aurois bien mieux aimé y être confiné

par leur volonté que par la mienne : j'aurois été plus assuré de n'y point voir troubler mon repos.

Me voici encore réduit à l'un de ces aveux sur lesquels je suis sûr d'avance de l'incrédulité des lecteurs, obstinés à juger toujours de moi par eux-mêmes, quoiqu'ils aient été forcés de voir, dans tout le cours de ma vie, mille affections internes qui ne ressembloient point aux leurs. Ce qu'il y a de plus bizarre est qu'en me refusant tous les sentiments bons ou indifférents qu'ils n'ont pas, ils ne font aucune difficulté de m'en prêter de si mauvais qu'ils ne sauroient même entrer dans un cœur d'homme ; ils trouvent tout simple de me mettre en contradiction même avec la nature, et de faire de moi un monstre tel qu'il n'en peut exister. Rien d'absurde ne leur paroît incroyable pourvu qu'il tende à me noircir ; ils ne s'arment d'incrédulité contre ce qui est extraordinaire que lorsqu'il n'est pas criminel.

Mais, quoi qu'ils en puissent croire ou dire, je n'en continuerai pas moins de rapporter fidèlement ce que fut, fit, et pensa J.-J. Rousseau, sans expliquer ni justifier la singularité de ses sentiments et de ses idées, ni rechercher si d'autres ont pensé comme lui. Je pris tant de goût à l'habitation de l'île Saint-Pierre, et son séjour me convenoit si parfaitement, qu'à force d'inscrire tous mes desirs dans cette île, je m'en fis un de n'en sortir jamais. Les visites que j'a-

vois à rendre au voisinage, les courses qu'il me faudroit faire à Neufchâtel, à Bienne, à Yverdun, à Nidau, fatiguoient déjà mon imagination; un jour à passer hors de l'île me paroissoit retranché de mon bonheur; et sortir de l'enceinte de ce lac étoit pour moi sortir de mon élément. D'ailleurs l'expérience du passé m'avoit rendu craintif. Il suffisoit que quelque bien flattât mon cœur pour que je dusse m'attendre à le perdre, et l'ardent désir de finir mes jours dans cette île étoit inséparable de la crainte d'être forcé d'en sortir. J'avois pris l'habitude d'aller les soirs m'asseoir sur la grève, surtout quand le lac étoit agité. Je sentois un plaisir singulier à voir les flots se briser à mes pieds; je m'en faisois l'image du tumulte du monde et de la paix de mon habitation, et je m'attendrissois quelquefois à cette douce idée, au point de sentir des larmes couler de mes yeux. Ce repos, dont je jouissois avec passion, n'étoit troublé que par l'inquiétude de le perdre; mais cette inquiétude alloit au point d'en altérer toute la douceur. Je sentois ma situation si précaire, que je n'osois y compter. Ah! que je changerois volontiers, me disois-je, la liberté de sortir d'ici, dont je ne me soucie point, avec l'assurance d'y pouvoir rester toujours! Au lieu de n'y être que par grâce, que n'y suis-je par force! Ceux qui ne font que m'y souffrir peuvent à chaque instant m'en chasser; [et puis-je espérer que mes persécuteurs, m'y voyant heureux, m'y laissent continuer de l'être?

Ah!] c'est peu qu'on me permette d'y vivre, je voudrois qu'on m'y condamnât; et je voudrois être contraint d'y rester, pour ne l'être pas d'en sortir. Je jetois un œil d'envie sur l'heureux Micheli Ducret, qui, tranquille au château d'Arberg, n'avoit eu qu'à vouloir être heureux pour l'être. Enfin, à force de me livrer à ces réflexions, et aux pressentiments inquiétants des nouveaux orages toujours prêts à fondre sur moi, j'en vins à désirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au lieu de tolérer seulement mon habitation dans cette île, on me la donnât pour prison perpétuelle; et je puis jurer que s'il n'eût tenu qu'à moi de m'y faire condamner je l'aurois fait avec la plus grande joie, préférant mille fois la nécessité d'y passer le reste de ma vie au danger d'en être expulsé.

Cette crainte ne demeura pas long-temps vaine: au moment où je m'y attendois le moins, je reçus une lettre de M. le bailli de Nidau, dans le gouvernement duquel étoit l'île de Saint-Pierre, par laquelle il m'intimoit, de la part de leurs excellences, l'ordre de sortir de l'île et de leurs états. Je crus rêver en la lisant. Rien de moins naturel, rien de moins raisonnable, de moins prévu même, qu'un pareil ordre; car j'avois plutôt regardé mes secrets pressentiments comme les inquiétudes d'un homme effarouché par ses malheurs, que comme une prévoyance qui pût avoir le moindre fondement. Les mesures que j'avois prises pour m'assurer de l'agré-

ment tacite du souverain , la tranquillité avec laquelle on m'avoit laissé faire mon établissement , les visites de plusieurs Bernois , et du bailli de Nidau lui-même , qui m'avoit comblé d'amitié et de prévenances , la rigueur de la saison , dans laquelle il étoit barbare d'expulser un homme infirme , tout me fit croire , avec beaucoup de gens , qu'il y avoit quelque malentendu dans cet ordre , et que les malintentionnés avoient pris exprès le temps des vendanges et de l'inféquence du sénat pour me porter brusquement ce coup.

Si j'avois écouté ma première indignation , je serois parti sur-le-champ. Mais où aller ? Que devenir à l'entrée de l'hiver , sans but , sans préparatif , sans conducteur , sans voiture ? A moins de laisser tout à l'abandon , mes papiers , mes effets , toutes mes affaires , il me falloit un temps pour y pourvoir , et il n'étoit pas dit dans l'ordre si on m'en laissoit ou non. La continuité des malheurs commençoit d'altérer mon courage. Pour la première fois je sentis ma fierté naturelle fléchir sous le joug de la nécessité ; et , malgré les murmures de mon cœur , il fallut m'abaisser à demander un délai. C'étoit à M. de Graffenried , qui m'avoit envoyé l'ordre , que je m'adressai pour le faire interpréter. Sa lettre portoit une très-vive improbation de ce même ordre , qu'il ne m'intimoit qu'avec le plus vif regret ; et les témoignages de douleur et d'estime dont elle étoit remplie me sembloient autant

d'invitations bien douces de lui parler à cœur ouvert ; je le fis. Je ne doutois même pas que ma lettre ne fit ouvrir les yeux à ces hommes iniques sur leur barbarie , et que , si l'on ne révoquoit pas un ordre si cruel , on ne m'accordât du moins un délai raisonnable et peut-être l'hiver entier , pour me préparer à la retraite et pour en choisir le lieu.

En attendant la réponse , je me mis à réfléchir sur ma situation et à délibérer sur le parti que j'avois à prendre. Je vis tant de difficultés de toutes parts , le chagrin m'avoit si fort affecté , et ma santé en ce moment étoit si mauvaise , que je me laissai tout-à-fait abattre , et que l'effet de mon découragement fut de m'ôter le peu de ressources qui pouvoient me rester dans l'esprit , pour tirer le meilleur parti possible de ma triste situation. En quelque asile que je pusse me réfugier , je ne pouvois me soustraire à aucune des deux manières qu'on avoit prises de m'expulser : l'une , en soulevant contre moi la populace par des manœuvres souterraines ; l'autre , en me chassant à force ouverte , sans en dire aucune raison. Je ne pouvois donc compter sur aucune retraite assurée , à moins de l'aller chercher plus loin que mes forces et la saison ne sembloient me le permettre. Tout cela me ramenant à l'idée dont je venois de m'occuper , j'osai désirer et proposer qu'on voulût plutôt disposer de moi dans une captivité perpétuelle , que de me faire errer incessamment

sur la terre en m'expulsant successivement de tous les asiles que j'aurois choisis. Deux jours après ma première lettre, j'en écrivis une seconde à M. de Graffenried, pour le prier d'en faire la proposition à leurs excellences. La réponse de Berne à l'une et à l'autre fut un ordre conçu dans les termes les plus durs de sortir de l'île et de tout le territoire médiat et immédiat, dans l'espace de vingt-quatre heures, et de n'y rentrer jamais, sous les plus grièves peines.

Ce moment fut affreux. Je me suis trouvé souvent dans de pires angoisses, jamais dans un plus grand embarras. Mais ce qui m'affligea le plus, fut d'être forcé de renoncer au projet qui m'avoit fait désirer de passer l'hiver dans l'île. Il est temps de rapporter l'anecdote fatale qui a mis le comble à mes désastres, et qui a entraîné dans ma ruine un peuple infortuné, dont les naissantes vertus promettoient déjà d'égaliser un jour celles de Sparte et de Rome.

J'avois parlé des Corses dans le *Contrat social* comme d'un peuple neuf, le seul de l'Europe qui ne fût pas usé pour la législation; et j'avois marqué la grande espérance qu'on devoit avoir d'un tel peuple, s'il avoit le bonheur de trouver un sage instituteur. Mon ouvrage fut lu par quelques Corses qui furent sensibles à la manière dont je parlois d'eux, et le cas où ils se trouvoient de travailler à l'établissement de leur république fit songer à leurs chefs à me demander mes idées sur cet important ouvrage.

Un M. Buttafuoco, d'une des premières familles du pays, et capitaine en France dans Royal-Italien, m'écrivit à ce sujet plusieurs lettres, et me fournit beaucoup de pièces que je lui avois demandées pour me mettre au fait de l'histoire de la nation et de l'état du pays. M. Paoli m'écrivit aussi plusieurs fois, et, quoique je sentisse une pareille entreprise au-dessus de mes forces, je crus ne pouvoir les refuser pour concourir à une si grande et belle œuvre, lorsque j'aurois pris toutes les instructions dont j'avois besoin pour cela. Ce fut dans ce sens que je répondis à l'un et à l'autre, et cette correspondance continua jusqu'à mou départ.

Précisément dans le même temps j'appris que la France envoyoit des troupes en Corse, et qu'elle avoit fait un traité avec les Génois. Ce traité, cet envoi de troupes, m'inquiétèrent; et, sans m'imaginer encore avoir aucun rapport à tout cela, je jugeois impossible et ridicule de travailler à un ouvrage qui demande un aussi profond repos que l'institution d'un peuple, au moment où il alloit peut-être être subjugué. Je ne cachai pas mes inquiétudes à M. Buttafuoco, qui me rassura par la certitude que, s'il y avoit dans ce traité des choses contraires à la liberté de sa nation, un aussi bon citoyen que lui ne resteroit pas, comme il faisoit, au service de France. En effet, son zèle pour la législation des Corses, et ses étroites liaisons avec M. Paoli, ne pouvoient me laisser aucun soupçon sur son

compte ; et quand j'appris qu'il faisoit de fréquents voyages à Versailles et à Fontainebleau , et qu'il avoit des relations avec M. de Choiseul , je n'en conclus autre chose sinon qu'il avoit sur les véritables intentions de la cour de France des sûretés qu'il me laissoit entendre , mais sur lesquelles il ne vouloit pas s'expliquer ouvertement par lettres.

Tout cela me rassuroit en partie. Cependant , ne comprenant rien à cet envoi de troupes françaises , et ne pouvant raisonnablement penser qu'elles fussent là pour protéger la liberté des Corses , qu'ils étoient bien en état de défendre seuls contre les Génois , je ne pouvois me tranquilliser parfaitement ni me mêler tout de bon de la législation proposée , jusqu'à ce que j'eusse des preuves solides que tout cela n'étoit pas un jeu pour se moquer de moi. J'aurois extrêmement désiré une entrevue avec M. Buttafuoco ; c'étoit le seul moyen d'en tirer les éclaircissements dont j'avois besoin. Il me la fit espérer un moment , et je l'attendois avec la plus grande impatience. Pour lui , je ne sais s'il en avoit véritablement le projet ; mais , quand il l'auroit eu , mes désastres m'auroient empêché d'en profiter.

Plus je méditois sur l'entreprise proposée , plus j'avançois dans l'examen des pièces que j'avois reçues , et plus je sentois la nécessité d'étudier de près , et le peuple qu'il s'agissoit d'instituer , et le sol qu'il habitoit , et tous les

rapports par lesquels il lui falloit approprier cette institution. Je sentis qu'il m'étoit impossible d'acquérir de loin toutes les lumières nécessaires pour me guider. Je l'écrivis à M. Buttafuoco ; il le sentit lui-même : et si je ne formai pas précisément la résolution de passer en Corse , je m'occupai beaucoup des moyens de faire ce voyage. J'en parlai à M. Dastier , qui ayant autrefois servi dans cette île , sous M. de Maillebois , devoit la connoître. Il n'épargna rien pour me détourner de ce dessein ; et j'avoue que la peinture affreuse qu'il me fit des Corses et de leur pays refroidit beaucoup le désir que j'avois d'aller vivre au milieu d'eux.

Mais quand les persécutions de Motiers me firent songer à quitter la Suisse , ce désir se ranima par l'espoir de trouver enfin chez ces insulaires le repos qu'on ne me laissoit nulle part. Une chose seulement m'effarouchoit sur ce voyage ; c'étoit l'inaptitude et l'aversion que j'eus toujours pour la vie active à laquelle j'allois être condamné. Fait pour méditer à loisir dans la solitude , je ne l'étois point pour parler , agir , traiter d'affaires avec les hommes. La nature , qui m'avoit donné le premier talent , m'avoit refusé l'autre. Cependant je sentois que , même sans prendre part directement aux affaires publiques , je serois nécessité , sitôt que je serois en Corse , de me livrer à l'empressement du peuple , et de conférer très-souvent avec les chefs. L'objet même de mon voyage

exigeoit qu'au lieu de chercher la retraite, je cherchasse, au sein de la nation, les lumières dont j'avois besoin. Il étoit clair que je ne pourrois plus disposer de moi-même, et qu'entraîné malgré moi dans un tourbillon pour lequel je n'étois point né j'y mènerois une vie toute contraire à mon goût, et ne m'y montrerois qu'à mon désavantage. Je prévoyois que, soutenant mal par ma présence l'opinion de capacité qu'avoient pu leur donner mes livres, je me décréditerois chez les Corses, et perdrois, autant à leur préjudice qu'au mien, la confiance qu'ils m'avoient donnée, et sans laquelle je ne pouvois faire avec succès l'œuvre qu'ils attendoient de moi. J'étois sûr qu'en sortant ainsi de ma sphère je leur deviendrois inutile, et me rendrois malheureux.

Tourmenté, battu d'orages de toute espèce, fatigué de voyages et de persécutions depuis plusieurs années, je sentoais vivement le besoin du repos, dont mes barbares ennemis s'étoient fait un jeu de me priver; je soupirois après cette aimable oisiveté, après cette douce quiétude d'esprit et de corps que j'avois tant convoitée, et à laquelle, revenu des chimères de l'amour et de l'amitié, mon cœur bernoit sa félicité suprême. Je n'envisageois qu'avec effroi les travaux que j'allois entreprendre, la vie tumultueuse à laquelle j'allois me livrer; et si la grandeur, la beauté, l'utilité de l'objet animoient mon courage, l'impossibilité de payer de ma personne

avec succès me l'ôtoit absolument. Vingt ans de méditation profonde à part moi m'auroient moins coûté que six mois d'une vie active au milieu des hommes et des affaires, et certain d'y mal réussir.

Je m'avisai d'un expédient qui me parut propre à tout concilier. Poursuivi dans tous mes refuges par les menées souterraines de mes secrets persécuteurs, et ne voyant plus que la Corse où je pusse espérer, pour mes vieux jours, le repos qu'ils ne vouloient me laisser nulle part, je résolus de m'y rendre avec les directions de Buttafuoco, aussitôt que j'en aurois la possibilité; mais, pour y vivre tranquille, de renoncer, du moins en apparence, au travail de la législation, et de me borner, pour payer en quelque sorte à mes hôtes leur hospitalité, à écrire sur les lieux leur histoire, sauf à prendre sans bruit les instructions nécessaires pour leur devenir plus utiles après le départ des troupes françoises, si je voyois jour à y réussir. En commençant ainsi par ne m'engager à rien, j'espérois être en état de méditer en secret et plus à mon aise un plan qui pût leur convenir, et cela, sans renoncer beaucoup à ma chère solitude, ni prendre un genre de vie qui me mettoit au supplice, et dont je n'avois pas le talent.

Mais ce voyage dans ma situation n'étoit pas une chose aisée à exécuter. A la manière dont M. Dastier m'avoit parlé de la Corse, je n'y devois trouver des plus simples commodités de la

vie que celles que j'y porterois : linge , habits , vaisselle , batterie de cuisine , papier , livres , il falloit tout porter avec soi. Pour m'y transplanter avec ma gouvernante , il falloit franchir les Alpes , et , dans un trajet de deux cents lieues , traîner à ma suite tout un bagage ; il falloit trouver le passage libre à travers les états de plusieurs souverains ; et , sur le ton donné par toute l'Europe , je devois naturellement m'attendre , après mes malheurs , à trouver partout des obstacles et à voir chacun se faire un honneur de m'accabler de quelque nouvelle disgrâce , et violer avec moi tous les droits des gens et de l'humanité. Les frais immenses , les fatigues , les risques d'un pareil voyage , m'obligeoient d'en prévoir d'avance et d'en bien peser toutes les difficultés. L'idée de me trouver enfin seul , sans ressource , et loin de toutes mes connoissances , à la merci de ce peuple féroce et demi-sauvage , tel que me le dépeignoit M. Dastier , étoit bien propre à me faire rêver sur une résolution pareille avant de l'exécuter. Je désirai passionnément une entrevue avec Buttafuoco pour conférer avec lui sur tout cela ; et comme il m'en avoit donné l'espérance , j'attendois qu'il la remplît pour prendre tout-à-fait mon parti.

Tandis que je balançois ainsi , vinrent les persécutions de Motiers , qui me forcèrent à la retraite. Je n'étois pas prêt pour un long voyage , bien moins encore pour celui de Corse. J'attendois des nouvelles de Buttafuoco ; je me réfugiai

dans l'île de Saint-Pierre , d'où je fus chassé à l'entrée de l'hiver , comme j'ai dit ci-devant. Les Alpes couvertes de neige rendoient alors pour moi cette émigration impraticable , [surtout avec la précipitation qu'on me prescrivoit. Il est vrai que l'extravagance d'un pareil ordre le rendoit impossible à exécuter : car du milieu de cette solitude enfermée au milieu des eaux , n'ayant que vingt-quatre heures depuis l'intimation de l'ordre pour me préparer au départ , pour trouver bateaux et voitures pour sortir de l'île et de tout le territoire ; quand j'aurois eu des ailes , j'aurois eu peine à pouvoir obéir. Je l'écrivis à monsieur le bailli de Nidau , en répondant à sa lettre ; et je m'empressai de sortir de ce pays d'iniquité. Voilà comment] il fallut renoncer à mon projet chéri. N'ayant pu , dans mon découragement , obtenir qu'on disposât de moi , sur l'invitation de milord-maréchal , je me déterminai pour le voyage de Berlin , laissant Thérèse hiverner à l'île de Saint-Pierre , avec mes effets et mes livres , et mettant mes papiers en dépôt dans les mains de M. Dupeyrou. [Je fis une telle diligence (1) , que , dès le

(1) Tout ce qui est enfermé entre deux crochets , depuis ces mots , *Je fis une telle diligence* , etc. , jusqu'à ceux-ci , *marquant mon nouveau désastre* , ne se trouve point dans le manuscrit autographe , dans lequel , après ces mots , *dans les mains de*

lendemain matin, je partis de l'île et me rendis à Bienne encore avant midi. Peu s'en fallut que je n'y terminasse mon voyage, par un incident dont le récit ne doit pas être omis.

Sitôt que le bruit s'étoit répandu que j'avois ordre de quitter mon asile, j'eus une affluence de visites du voisinage, et surtout de Bernois qui venoient avec la plus détestable fausseté, me flagorner, m'adoucir, et me protester qu'on avoit pris le moment des vacances et de l'inféquence du sénat pour minuter et m'intimer cet ordre, contre lequel, disoient-ils, tout le Deux-cent fut indigné. Parmi ce tas de consolateurs, il en vint quelques-uns de la ville de Bienne, petit état libre, enclavé dans celui de Berne, et entre autres un jeune homme, appelé Wildremet, dont la famille tenoit le premier rang, et avoit le principal crédit dans cette petite ville. Wildremet me conjura vivement, au nom de ses concitoyens, de choisir ma retraite au milieu d'eux, m'assurant qu'ils désiroient avec empressement de m'y recevoir, qu'ils se feroient une gloire et un devoir de m'y faire oublier les persécutions que j'avois souffertes; que je n'avois à craindre chez eux aucune influence des Bernois, que Bienne étoit une ville libre, qui ne recevoit des lois de personne, et que tous les

M. Dupeyrou, on lit de suite ceux-ci (de la page 516), On verra dans ma troisième partie, etc.

citoyens étoient unanimement déterminés à n'écouter aucune sollicitation qui me fût contraire.

Wildremet, voyant qu'il ne m'ébranloit pas, se fit appuyer de plusieurs autres personnes, tant de Bienne et des environs que de Berne même, et entre autres, du même Kirkebergher, dont j'ai parlé, qui m'avoit recherché depuis ma retraite en Suisse, et que ses talents et ses principes me rendoient intéressant. Mais des sollicitations moins prévues et plus prépondérantes furent celles de M. Barthès, secrétaire d'ambassade de France, qui vint me voir avec Wildremet, m'exhorta fort de me rendre à son invitation, et m'étonna par l'intérêt vif et tendre qu'il paroissoit prendre à moi. Je ne connoissois point du tout M. Barthès; cependant je le voyois mettre à ses discours la chaleur, le zèle de l'amitié; et je voyois qu'il lui tenoit véritablement au cœur de me persuader de m'établir à Bienne. Il me fit l'éloge le plus pompeux de cette ville et de ses habitants, avec lesquels il se monroit si intimement lié, qu'il les appela plusieurs fois devant moi ses patrons et ses pères.

Cette démarche de Barthès me dérouta dans toutes mes conjectures. J'avois toujours soupçonné M. de Choiseul d'être l'auteur caché de toutes les persécutions que j'éprouvois en Suisse. La conduite du résident de France à Genève, celle de l'ambassadeur à Soleure, ne confirmoient que trop ces soupçons; je voyois la

France influer en secret sur tout ce qui m'arrivoit à Berne, à Genève, à Neuschâtel; et je ne croyois avoir en France aucun ennemi puissant que le seul duc de Choiseul. Que pouvois-je donc penser de la visite de Barthès, et du tendre intérêt qu'il paroissoit prendre à mon sort? Mes malheurs n'avoient pas encore détruit cette confiance naturelle à mon cœur, et l'expérience ne m'avoit pas encore appris à voir partout des embûches sous les caresses. Je cherchois avec surprise la raison de cette bienveillance de Barthès; je n'étois pas assez sot pour croire qu'il fit cette démarche de son chef; j'y voyois une publicité, et même une affectation qui marquoit une intention cachée; et j'étois bien éloigné d'avoir jamais trouvé dans tous ces petits agents subalternes, cette intrépidité généreuse qui, dans un poste semblable, avoit souvent fait bouillonner mon cœur.

J'avois autrefois un peu connu le chevalier de Beauteville chez M. de Luxembourg; il m'avoit témoigné quelque bienveillance; depuis son ambassade, il m'avoit encore donné quelques signes de souvenir, et m'avoit même fait inviter à l'aller voir à Soleure, invitation dont, sans m'y rendre, j'avois été touché, n'ayant pas accoutumé d'être traité si honnêtement par des gens en place. Je présimai que M. de Beauteville, forcé de suivre ses instructions en ce qui regardoit les affaires de Genève, me plaignant cependant dans mes malheurs, m'avoit ménagé, par des

soins particuliers, cet asile de Bienne pour y pouvoir vivre tranquille sous ses auspices. Je fus sensible à cette attention, mais sans en vouloir profiter; et, déterminé tout-à-fait au voyage de Berlin, j'aspirois avec ardeur au moment de rejoindre milord-maréchal, persuadé que ce n'étoit plus qu'auprès de lui que je trouverois un vrai repos et un bonheur durable.

A mon départ de l'île, Kirkebergher m'accompagna jusqu'à Bienne. J'y trouvai Wildremet et quelques autres Biennois qui m'attendoient à la descente du bateau. Nous dînâmes tous ensemble à l'auberge; et, en y arrivant, mon premier soin fut de faire chercher une chaise, voulant partir dès le lendemain matin. Pendant le dîner, ces messieurs reprirent leurs instances pour me retenir parmi eux, et cela avec tant de chaleur et des protestations si touchantes que, malgré toutes mes résolutions, mon cœur, qui n'a jamais su résister aux caresses, se laissa émuvoir aux leurs: sitôt qu'ils me virent ébranlé, ils redoublèrent si bien leurs efforts, qu'enfin je me laissai vaincre, et consentis de rester à Bienne, au moins jusqu'au printemps prochain.

Aussitôt Wildremet se pressa de me pourvoir d'un logement, et me vanta comme une trouvaille une vilaine petite chambre sur un derrière au troisième étage, donnant sur une cour, où j'avois pour régal l'étalage des peaux puantes d'un chamoiseur. Mon hôte étoit un petit homme de basse mine et passablement fripon, que j'ap-

pris le lendemain être débauché, joueur, et en fort mauvais prédicament dans le quartier; il n'avoit ni femme ni enfants, ni domestiques; et tristement reclus dans ma chambre solitaire, j'étois, dans le plus riant pays du monde, logé de manière à périr de mélancolie en peu de jours. Ce qui m'affecta le plus, malgré tout ce qu'on m'avoit dit de l'empressement des habitants à me recevoir, fut de n'apercevoir, en passant dans les rues, rien d'honnête envers moi dans leurs manières, ni d'obligeant dans leurs regards. J'étois pourtant tout déterminé à rester là, quand j'appris, vis, et sentis même dès le jour suivant qu'il y avoit dans la ville une fermentation terrible à mon égard; plusieurs empressés vinrent obligeamment m'avertir qu'on devoit dès le lendemain me signifier, le plus durement qu'on pourroit, un ordre de sortir sur-le-champ de l'état, c'est-à-dire de la ville. Je n'avois personne à qui me confier; tous ceux qui m'avoient retenu s'étoient éparpillés. Wildremet avoit disparu, je n'entendis plus parler de Barthès, et il ne parut pas que sa recommandation m'eût mis en grande faveur auprès des patrons et des pères qu'il s'étoit donnés devant moi. Un M. de Vau-Travers, Bernois, qui avoit une jolie maison proche la ville, m'y offrit cependant un asile, espérant, me dit-il, que j'y pourrois éviter d'être lapidé. L'avantage ne me parut pas assez flatteur pour me tenter de prolonger mon séjour chez ce peuple hospitalier.

Cependant ayant perdu trois jours à ce retard, j'avois déjà passé de beaucoup les vingt-quatre heures que les Bernois m'avoient données pour sortir de tous leurs états, et je ne laissois pas, connoissant leur dureté, d'être en quelque peine sur la manière dont ils me les laisseroient traverser, quand M. le bailli de Nidau vint tout à propos me tirer d'embarras. Comme il avoit hautement improuvé le violent procédé de leurs excellences, il crut dans sa générosité me devoir un témoignage public qu'il n'y prenoit aucune part, et ne craignit pas de sortir de son bailiage pour venir me faire une visite à Biemme. Il vint la veille de mon départ; et, loin de venir incognito, il affecta même du cérémonial, vint *in fiocchi* dans son carrosse avec son secrétaire, et m'apporta un passe-port en son nom pour traverser l'état de Berne à mon aise et sans crainte d'être inquiété. La visite me toucha plus que le passe-port. Je n'y aurois guère été moins sensible quand elle auroit eu pour objet un autre que moi. Je ne connois rien de si puissant sur mon cœur qu'un acte de courage fait à propos en faveur du foible injustement opprimé.

Enfin, après m'être avec peine procuré une chaise, je partis le lendemain matin de cette terre homicide, avant l'arrivée de la députation dont on devoit m'honorer, avant même d'avoir pu revoir Thérèse, à qui j'avois marqué de me venir joindre, quand j'avois cru m'arrêter à

Bienne, et que j'eus à peine le temps de contre-mander par un mot de lettre, en lui marquant mon nouveau désastre.] On verra dans ma troisième partie, si jamais j'ai la force de l'écrire, comment, croyant partir pour Berlin, je partis en effet pour l'Angleterre; et comment les deux dames qui vouloient disposer de moi et de ma réputation, après m'avoir à force d'intrigues chassé de la Suisse, où je n'étois pas assez en leur puissance, parvinrent enfin à me livrer à leur ami.

[J'ajoutai ce qui suit dans la lecture que je fis de cet écrit à monsieur et à madame la comtesse d'Egmont, à M. le prince Pignatelli, à madame la marquise de Mesmes, et à M. le marquis de Juigné.

« J'ai dit la vérité: si quelqu'un sait des choses
 » contraires à ce que je viens d'exposer, fussent-
 » elles mille fois prouvées, il sait des mensonges
 » et des impostures; et, s'il refuse de les appro-
 » fondir et de les éclaircir avec moi, tandis que
 » je suis en vie, il n'aime ni la justice ni la vé-
 » rité. Pour moi, je le déclare hautement et sans
 » crainte: Quiconque, même sans avoir lu mes
 » écrits, examinera par ses propres yeux mon
 » naturel, mon caractère, mes mœurs, mes pen-
 » chants, mes plaisirs, mes habitudes, et pourra
 » me croire un malhonnête homme, est lui-
 » même un homme à étouffer. »

J'achevai ainsi ma lecture, et tout le monde se tut. Madame d'Egmont fut la seule qui me parut émue: elle tressaillit visiblement, mais elle se remit bien vite, et garda le silence, ainsi que toute la compagnie. Telle fut le fruit que je tirai de cette lecture et de ma déclaration.]

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER LIVRE